

Modes de jouir contemporains : le trop et le rien

Jours sans fin

Cécile Glineur

A la suite de la journée préparatoire du Réseau 2, la lecture successive de deux romans a fait résonner le thème de notre cycle de travail. Après avoir exploré *Nul si découvert*¹ dans la précédente Lettre du Réseau 2, nous portons ici l'accent sur le récit de Delphine De Vigan, *Jours sans faim*².

Jours sans faim

Présenté par son auteure comme une « fiction autobiographique », *Jours sans faim* est le premier roman publié en 2001 par Delphine De Vigan, sous le pseudonyme de Lou Delvig. Il retrace l'hospitalisation de Laure, jeune femme cachectique, durant quelques mois en service de médecine, une mise à l'abri qui fait interférence dans la logique mortifère de son intoxication au « rien », ici objet électif de la pulsion orale. Le récit est assez bref, dénué de pathos, au plus près des pensées et des dires du personnage principal. L'écriture parvient à la fois à approcher l'horreur en jeu, sans concession ni psychologisation, et à cerner la manière dont Laure fait usage d'un lieu et des rencontres qu'il permet pour dégager une voie alternative à la pente vers le pire sur laquelle elle s'était engagée.

En relation avec le thème actuel du réseau 2, j'épinglerai trois éléments cliniques saillants dans cette « fiction autobiographique » (expression redondante pour qui s'oriente des repères dégagés par Lacan) : l'objet rien comme objet plus-de-jouir, la nomination de l'extime, le transfert.

En premier lieu, le rapport à l'objet « rien » comme toxique et objet plus-de-jouir, rapport et objet que nous avons évoqué avec Jonathan Leroy lors de la journée préparatoire, est explicite. A propos du jeûne, d'abord : « *Elle devenait plus forte que la faim, plus forte que le besoin (...) mais il fallait s'affamer toujours un peu plus pour retrouver ce sentiment de puissance, dans un enchaînement qu'elle savait toxicomaniaque* » (p. 56).

Mais on trouve aussi ce rapport toxicomaniaque exprimé à propos de l'effacement du sujet, de son épuisement, par et dans le corps : « (...) *elle engloutissait (sic) des kilomètres le ventre vide et (...) montait les escaliers comme d'autres enfoncent des aiguilles dans leurs veines* » (p. 19) ; « *Elle se souvient qu'(...)elle montait quatre ou cinq fois de suite les six étages, hagarde. C'était beaucoup plus qu'un besoin, quelque chose d'impérieux, une drogue, voilà tout* » (p. 24). Cet effacement résonne avec les bribes d'historicisation incluse dans le récit : fille aînée d'une mère pétrie de souffrance et prise dans une trajectoire psychiatrique chronique, d'un père absorbé par sa propre jouissance et « libre » dans ses dires et dans ses actes des limites communes, Laure semble avoir procédé de longue date à cet « effacement ». Point de repère pour sa jeune sœur,

¹ Valérian Guillaume, *Nul si découvert*,

² Delphine De Vigan, *Jours sans faim*, Gallimard, Folio 7170, 2023.

elle développe une culpabilité écrasante « d'abandonner » celle-ci lorsqu'elle quitte les foyers de ses parents séparés pour mener ses études – moment d'emballement de son symptôme.

Elle s'affame, s'amenuise : « *Elle ne voulait pas mourir, juste disparaître. S'effacer. Se dissoudre* » (p. 57). Il ne s'agit en effet pas tant de mourir que de faire consister l'objet auquel l'Autre l'assigne : « *Elle connaît maintenant de source scientifique le seuil en-dessous duquel elle est en danger. Il suffit d'arriver jusque-là et de se maintenir à ce poids, un pied dans l'assiette, un pied dans la poubelle* ».

Relevons ensuite un phénomène commun présent dans les deux romans que nous abordons dans ces Lettres, articulé aux deux logiques subjectives si différentes dans lesquelles il s'inscrit : comme le narrateur de *Nul si découvert*, le personnage de *Jours sans faim* nomme l'altérité intime de la pulsion. Dans *Nul...* nous avons rencontré le « démon » tyrannique et hyperphagique du personnage ; ici, Laure confie au médecin la présence en elle de « *Lanor, l'anorexique, le squelette titubant pendu à ses basques qui lui chuchote encore son dégoût à l'oreille et se réjouit de ses errances. Lanor qui la brûle de l'intérieur* » (p. 122). La façon dont ces deux récits mettent en jeu « l'extime » nous connecte, au-delà d'une approche différentielle des logiques en jeu, à la dimension du parlêtre. Comme l'écrit J.-A. Miller :

Le parlêtre (...) c'est le sujet plus le corps, le sujet plus la substance jouissante³.

Enfin, le phénomène le plus consistant évoqué dans le roman est sans doute celui du transfert, de l'articulation singulière, pour Laure, de l'amour et du savoir – donc de l'*hainamoration*⁴. Si le récit est tout entier construit pour rendre compte « d'une anorexie », il témoigne tout autant de la fonction du transfert dans la trajectoire de Laure. Dès l'entame du texte nous lisons, à propos du médecin qui l'a convaincue d'accepter l'hospitalisation : « *Pour la première fois quelqu'un criait pour qu'elle se retourne, quelqu'un l'appelait, qui savait nommer cette souffrance* (p. 14) » et, plus loin : « *C'était il y a longtemps. Il lui a sauvé la vie. (...) Encore aujourd'hui (...) elle dit ça quand elle en parle : Il m'a sauvé la vie* » (p. 16). Cette intrication de l'amour et du savoir perdure durant tout l'ouvrage : « *C'est parce qu'il sait, sans doute, qu'il est si précieux* » : l'objet petit *a*, localisé au lieu de l'Autre, opère comme cause ; autrement dit, la charge de la cause est remise à l'autre, et l'on perçoit au fil du texte comment cette localisation structurale contribue à dégager Laure d'une forme d'actualisation du statut d'objet qui prenait cours pour elle : « *Il lui tient tête, fort de cette confiance qu'il a pour elle, de cette vie d'après qu'il est seul à entrevoir. A court d'arguments (...) il ponctue son discours d'un « merde » convaincu. Un gros mot qui résume tout le reste* » (p. 23).

³ La citation est extraite de J.-A. Miller, *L'os d'une cure*, Navarin Editeur 2018, p. 69. Sur la notion d'extime, nous renvoyons à J.-A. Miller, L'Autre dans l'Autre, in *La cause du désir* n°96 « Mort ou vif », pp. 101 à 111.

⁴ A ce sujet voir par exemple : Remi Lestien, « L'amour et le savoir », Section clinique de Nantes, Leçons d'introduction à la psychanalyse 2019-2020.

<https://sectioncliniquenantes.fr/wp-content/uploads/2021/04/20-03-19-LIP-Lestien.pdf>

Dans le roman, le médecin est un intervenant semble-t-il « non averti » des transferts en jeu. On voit pourtant comment sa posture contribue à réintroduire le manque et la division subjective chez Laure, phénomène qui s'exprime notamment par la survenue d'une rêverie diurne, où le manque répond au manque et le désir au désir, ainsi Laure imagine qu' : « *Il pourrait la garder près de lui (...) Il pourrait lui dire combien il l'aime, combien il a besoin d'elle aussi, de sa victoire (...) Elle voudrait réussir à lui dire combien elle a besoin de lui (...) Elle voudrait être la seule, l'unique (...)* » (pp. 84-86).

Pour autant, « dès que l'amour se présente, la haine est à son envers, comme sur une bande de Mœbius »⁵ : à différents moments de l'hospitalisation, la posture du médecin suscitera la haine, la colère, la rage même, de Laure. Et de l'*hainamoration* procèdera une invention singulière, l'élément ultime de ce passage en hôpital, permettant à la jeune femme d'inclure la haine au registre de l'amour, et de se séparer. Une invention emportant avec elle le reste irréductible du symptôme, à la fois cocasse et judicieuse – que je vous laisse découvrir.

⁵ Remi Lestien, « L'amour et le savoir », Section clinique de Nantes, Leçons d'introduction à la psychanalyse 2019-2020, p. 2/9.